HAL
open science

Un roman de Voltaire retrouvé? Voyage & avantures de Martin Nogué en Europe.

Emilien Rouvier

To cite this version:

Emilien Rouvier. Un roman de Voltaire retrouvé? Voyage & avantures de Martin Nogué en Europe.. 2019. hal-02076025v3

HAL Id: hal-02076025

https://hal.science/hal-02076025v3

Preprint submitted on 9 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un roman de Voltaire retrouvé?

Voyage & avantures de Martin Nogué en Europe.

Résumé: Le présent article appelle l'attention de la communauté scientifique sur un étonnant ouvrage anonyme publié à La Haye en 1728, Voyage & avantures de Martin Nogué en Europe, *livre qui tient du récit de voyage (en Angleterre et en Hollande) et du roman picaresque. Une série de coïncidences entre les aventures du protagoniste et la vie de Voltaire, des anticipations stylistiques et thématiques des contes philosophiques, la curieuse destinée du volume qui, bien que représenté dans de nombreuses bibliothèques européennes, a jusqu'à très récemment échappé à l'attention des bibliographes, permettent de formuler, trois cent ans après, l'hypothèse d'une attribution à Voltaire.*

V*oyage & avantures de Martin Nogué en Europe* paraît à la Haye, en 1728, chez Adrien Moetjens. L'authenticité de la datation est confirmée par l'apparition du titre, dès 1729, dans les catalogues de vente que Moetjens (éditeur prolifique, actif notamment dans le piratage d'oeuvres jouissant en France d'un privilège d'édition) joint en appendice de certains de ses livres. Il s'agit d'un roman en un seul volume in 12°, imprimé avec une évidente négligence: les nombreuses coquilles typographiques (phrases mal coupées, fautes d'accords, lignes interverties, syllabes éludées, erreurs de pagination) suggèrent que l'on a dédaigné la relecture des épreuves. Une autre édition de l'ouvrage est publiée en 1739 sous le titre V*oyage curieux & avantures de Martin Nogué en Europe*, chez Pierre Gosse, toujours à La Haye.

Sous aucun de ses deux titres le livre n'est référencé dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* d'Antoine-Alexandre Barbier (1806-1809), ni dans *Les supercheries littéraires dévoilées* de Quérard (1845-56). Il échappe pareillement à la rigueur des bibliographes modernes et par conséquent, à l'attention de la plupart des spécialistes de la période[1]. Aucune hypothèse d'attribution n'a jusqu'ici été formulée. Le présent essai se propose de remédier à cette lacune des entreprises de démystification littéraire du XIX° siècle. Il est né d'un simple intérêt bibliophile et c'est de manière inattendue, sans parti pris initial, et à la lumière d'intrigants

1 Il n'est pas listé dans la *Bibliographie de la littérature française du XVIIIe siècle* de Cioranescu qui fait l'impasse sur les anonymes, ni dans la bibliographie de Silas Paul Jones, *A list of french prose fiction from 1700 to 1750*, New York, H.W Wilson, 1939. Conlon répare cet oubli en 1983 dans le second tome de sa bibliographie chronologique du siècle des Lumières. On trouvera une mention de *Martin Nogué* dans l'introduction à l'édition de 1903 des *Lettres et voyages* de César de Saussure (Berthold van Muyden, « Introduction », *Lettres et voyages de monsieur César de Saussure en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, 1725-1729,* Lausanne: Georges Bridel & Cie / Paris: Fischbacher / Amsterdam: Feikema, Caarelsen & Cie, 1903). Georges Ascoli et Jonas Riesz (à ma connaissance, ce sont les seuls) s'y sont par la suite brièvement intéressés (Voir *infra*, point n° XII)

télescopages biographiques, que l'on a été conduit à formuler l'hypothèse raisonnée d'une paternité voltairienne.

On commencera par présenter l'ouvrage et sa structure, en priant le lecteur de suspendre un instant sa légitime perplexité, puis l'on effectuera, en quinze points, des rapprochements entre matière romanesque et vie et pensée de Voltaire.

Le protagoniste, narrateur à la première personne et auteur fictif, ironise dès les premières pages sur la mode des récits de voyage. Il se résout à parler des siens par ennui, pour la satisfaction d'amour-propre qu'il en retire, et pour contenter un public peu porté aux lectures sérieuses, à l'image de ce « damoiseau de qualité » qui lit « pour ne pas perdre patience dans l'Antichambre d'un grand seigneur, où il est obligé de faire souvent le pié de gruë[2] ». Le faux-titre qui chapeaute le texte du premier chapitre, à la suite de la page de garde, souligne cette allégeance sarcastique aux goûts du public: « en Europe » y a été substitué par « aux quatre coins du monde », et ce crescendo mensonger moque un lectorat avide d'exotisme.

Le narrateur évoque ensuite sa naissance et les étapes de son éducation (il est le fils de la servante d'un évêque et de l'évêque lui-même, comme il en instille à mots couverts la certitude au lecteur) puis relate les aventures qui le conduisent à devenir successivement comédien, clerc d'un avocat puis entremetteur des plaisirs de sa femme, soldat, homme de confiance du capitaine de son régiment, séminariste et commis d'un sous-fermier général. Ne manquent ni les ascensions, favorisées par l'éloquence du personnage, ni les déboires et les chutes. Martin est dévalisé par des bandits de grand chemin, trompé par une belle de village qui, le croyant riche, veut le contraindre au mariage, enfermé sur lettre de cachet à la demande de sa propre mère, contraint de s'exiler après son évasion de prison.

Narration à la première personne, brefs chapitres précédés de résumés, mobilité géographique et sociale du personnage, présence de comédiens, de brigands, de patrons avares; l'inspiration picaresque du roman est évidente. Elle est en grande partie une fin en soi et la satire légère et divertissante. Mais le ton sérieux affleure parfois: il s'agit alors d'enrober de sucre la dragée afin que le discours moral n'entame pas l'agrément. Les passages où le héros tire plus longuement les conséquences philosophiques des abus dont il est objet ou témoin sont suivis d'un regain de picarisme futile à fonction compensatoire. Après les épisodes de l'arrestation, de la prison et de l'évasion, qui couvrent les chapitres 34 à 37 et constituent le point culminant de la verve polémique de l'ouvrage, le chapitre 38 met par exemple en scène les tromperies que Martin commet sur les instances d'un ermite à Rouen, un « plaisant tour » joué à Dieppe par des maris à leurs femmes trop portées sur le jeu, et la

2 *Voyage & avantures de Martin Nogué en Europe,* La Haye, Adrien Moetjens, 1728, p. 5. Le livre sera désormais désigné par le sigle MN.

duperie qu'un capitaine contrebandier inflige aux commis de la douane « lorsqu'ils y songeoient le moins[3]».

Martin fuit en Angleterre, où il passe le plus clair de son temps en parties de campagnes avec les milords et grands négociants auxquels il se lie, grâce à la singulière mixité sociale tolérée en ce pays. L'un de ses amis finit par l'entraîner dans un voyage oisif en Hollande. Les péripéties d'inspiration picaresque se poursuivent en Angleterre et aux Provinces-Unies mais le projet du livre s'infléchit et les genres s'hybrident; il s'agit aussi d'un récit de voyage et il faut dès lors décrire scrupuleusement les pays visités.

Le changement de priorité narrative est souligné par Martin lui-même avant son départ pour l'Angleterre: « Depuis mon séjour en prison je m'accoutumois à faire des réflexions sur tout ce que je voyois de singulier[4]». La visite des deux pays sera surtout l'occasion de la description du caractère de leurs habitants. L'attention dévolue aux trésors architecturaux est nulle et quasi nul l'intérêt pour le fonctionnement politique au sens strict. Le point de vue reste celui de l'homme commun, qui réfléchit à l'échelle de son expérience propre; ce qui intéresse Martin après l'expérience traumatique de son emprisonnement, ce sont les libertés publiques, et les usages en contraste avec ceux, français, qu'il a toujours connu.

Nous savons que Martin et son compagnon de voyage prévoient, après la Hollande, de traverser l'Allemagne pour se rendre en Italie, mais le roman reste en suspens au passage de douane sur la phrase suivante, semblant appeler une suite: « Ainsi nous arrivâmes à Anvers, après qu'on nous eut visité en sortant des États des Provinces-Unies, & en entrant dans le Brabant Espagnol[5]» L'inachèvement paraît un choix délibéré, le livre possédant tel quel une cohérence organique. Les péripéties picaresques en France sont l'occasion d'une satire de moeurs qui devient progressivement plus corsée et circonstanciée jusqu'à culminer avec la diatribe contre les lettres de cachet qu'inspire à Martin l'emprisonnement dont il est victime. Le choix des pays où il se rend par la suite est donc, bien évidemment, loin d'être fortuit. Ce sont des contre-modèles, des alternatives politiques possibles, quoiqu'il se garde de les présenter de manière tout à fait apologétique[6].

L'ironie de *Martin Nogué,* pour n'avoir pas la sécheresse et la concision des contes philosophiques voltairiens, ne manque parfois pas de tranchant. Si la surprise de découvrir un texte anonyme d'une teneur littéraire appréciable a pu motiver l'idée, au départ hasardeuse, de chercher s'il ne pouvait être reconduit à quelque auteur célèbre parmi les admirateurs précoces de l'Angleterre et de la Hollande (Voltaire a séjourné en Hollande en 1713 et 1722, s'exile en Angleterre de 1726 à 1728),

3 Ibidem, p. 291
4 Ibidem, p. 318
5 Ibidem, p. 481
6 Voir par exemple les considérations sur le sort des prisonniers pour dettes en Angleterre (*MN*, p. 342-344) ou la cupidité de certains hollandais soulignée dès l'arrivée à Amsterdam; l'aubergiste qui trompe Martin et son compagnon de voyage (p. 406-408), les éditeurs en général (p. 403).

ce n'est pas sur une base stylistique que l'on a travaillé. On connaît la maxime de Mauriac; o*n ne parle jamais que de soi*. Il est rare que la veine biographique soit suffisamment apparente dans un ouvrage fictionnel pour permettre un discours critique qui aille au-delà des hypothèses fumeuses, mais certains écrivains s'y prêtent : c'est le cas de Voltaire qui transpose dans ses contes de nombreuses tesselles de vécu personnel, et qui pourrait ici s'être disséminé avec une indiscrétion suffisante pour qu'on l'y devine.

On attribuera à la faible diffusion de l'ouvrage le fait que ce rapprochement n'ait pas encore été entrepris. Les contemporains de Voltaire ne disposaient pas de la connaissance biographique approfondie que permettent la divulgation de sa correspondance, et la myriade de publications dont il a fait l'objet. *Martin Nogué* par la suite, a cessé d'être lu. Nombreux et circonstanciés, les éléments biographiques que l'on soulignera sont pourtant déguisés et épars; un auteur qui, bien ou mal intentionné, voudrait faire reconnaître Voltaire, ne modifierait pas aussi drastiquement les circonstances entourant ces éléments, n'inventerait pas des épisodes totalement étrangers à la vie de son modèle (l'expérience de soldat, celle d'acteur dans un théâtre de province...) ni ne bouleverserait la chronologie des voyages.

L'auctorialité du livre n'a jamais été revendiquée ; elle est honteuse a plus d'un titre. Son écriture est le fruit d'un délassement inconséquent ; sa publication pourrait être motivée par le projet d'un modeste gain financier. C'est ce que sous-entend le narrateur-protagoniste, qui dénigre lui-même la vénalité supposée des auteurs de littérature de voyage et de romans picaresques, tout en se pliant sans une intention parodique continue aux codes de ces genres (voir infra, point n° XV).

Quant à Voltaire, à la fin des années 1720, il se pense en poète tragique, en créateur d'épopée ; il n'est pas concevable de s'essayer ouvertement à la littérature de voyage, à plus forte raison au picaresque, quand on a convolé dans les sphères de la haute poésie, et quand on pense l'écriture comme un moyen de parvenir. « Dans la dizaine d'années qui s'est écoulée depuis la mort de Louis XIV, les ouvrages et les auteurs qui nous paraissent à nous porteurs d'avenir, il les méprise si même il en connaît l'existence », écrit René Pomeau du Voltaire de 1726. « Sait-il qu'un Lesage a commencé la publication de son *Gil-Blas*? […] C'est à la tragédie, à l'ode, à l'épopée qu'il croit[7]».

Le Voltaire de l'exil en Angleterre est surtout peu enclin à mettre en péril ses possibilités de retour en grâce en critiquant la cour et le pouvoir absolu ; à tout prendre il ne dédaignerait pas de se voir allouer une pension par la maison royale. La rédaction des *Lettres philosophiques,* entamée en 1728, sera ainsi longuement interrompue par zèle courtisan. Pour ces mêmes raisons Voltaire renoncera à traduire et publier en français son *Essay on the civil wars of France* (1727)[8]. Dans ce

7 René Pomeau, *Voltaire en son temps*, Paris, Fayard, 1995, Vol 1, p. 163.

8 « I have the misfortune to have lost all my annuities upon the town-house, for want of a formality; and now, as I am struggling for their recovery, I think I am not to let the French court know that I think and write like a free Englishman. » (Lettre à M. *** [Dussol] de 1726 -omise de l'édition de référence de Besterman- Voir Voltaire, *Oeuvres complètes,*

contexte la publication anonyme de *Martin Nogué,* avec ses pages moquant les lettres de cachet, l' « infaillibilité de la cour[9]» et le système de distribution des privilèges, aurait pu constituer pour lui une alternative au parfait silence, à fonction d'exutoire.

Les arguments qui suivent ne constituent pas individuellement des preuves suffisantes, et ne doivent pas être lus comme tels. Lorsque l'on opère des rapprochements entre vie d'un auteur et fiction, il est entendu que l'on ne peut pas compter sur des preuves disculpatoires, qui éliminent formellement des auteurs de la liste des "coupables" potentiels. Ce qui chez un écrivain ressemble à une transposition autobiographique peut fort bien ressortir de la production imaginaire d'un autre. Cette tentative d'attribution repose donc sur l'accumulation de preuves circonstancielles et non sur des évidences philologiques ; le risque de s'enfoncer dans une boucle téléologique, et de ne voir dans l'œuvre examinée que ce qui confirme l'hypothèse d'attribution que l'on s'est préfixée, est toutefois compensé par la petitesse de l'échelle.

Le fait qu'en Italie soient de nos jours publiés 60 000 ouvrages chaque année, presque tous d'auteurs différents, ne décourage pas certains universitaires de remplir des volumes d'hypothèses sur l'identité d'Elena Ferrante (basés par exemple sur la méthode tout aussi fallacieuse de l'analyse stylistique informatique, qui n'inclut qu'un corpus limité et nie aux écrivains la possibilité de déguiser leur style). A l'aube du siècle des lumières, le nombre d'auteurs littéraires et de volumes publiés est extrêmement restreint.

Prenons la bibliographie de la littérature française du XVIIIe siècle de Cioranescu; comptons pour les lettres A à C (c'est un quart de la bibliographie) les auteurs qui publient au moins un ouvrage entre 1720 et 1730. Rapportons ce nombre coefficienté au total des pages de la bibliographie des auteurs. On obtient une estimation de 380 auteurs ayant publié durant cette décennie. Le bibliographe n'est naturellement pas infaillible, il a d'ailleurs négligé les anonymes, la méthodologie que l'on adopte pour le calcul est douteuse, l'auteur de *Martin Nogué* pourrait n'avoir de sa vie publié qu'un volume. Il ne s'agit pas d'établir une liste de candidats mais bien de souligner les dimensions réduites de la République des lettres françaises en ce début de XVIIIe siècle. Appliquons à ce nombre la marge d'erreur que l'on voudra, et jusqu'au double et au triple (à la rigueur il faudrait aussi retrancher le large contingent – un bon tiers – de jésuites, jansénistes et autres sermonneurs), c'est toujours à l'échelle de la population d'un village qu'il faut rapporter les coïncidences que l'on va relever.

I. Voltaire et Martin ont le même âge et sont tous deux nés à Paris. Jusqu'à l'épisode militaire de la vie de son protagoniste, le roman s'inscrit dans une période historique que l'on imagine à peu près contemporaine à l'écriture, mais qui n'est pas précisément définie. Le premier et le seul événement

Paris, Garnier, 1880-1882, Vol. 33, p. 162-165.)

9 *MN*, p. 186-191

historique qui permette une datation précise est le siège de Landau auquel Martin Nogué prend part avec l'armée française. La ville, aujourd'hui allemande, est au début du XVIIIe siècle revendiquée par la France et le Saint-Empire. Elle connaît en quelques années quatre sièges successifs (1702-1703-1704-1713)[10] : Dans deux cas (1703-1713), les français sont les assiégeants. Une allusion au chapitre XXI à la destruction de Port-Royal, « qui venoit d'arriver il n'y avoit pas longtemps », permet d'établir que le siège dont il est question est celui de 1713 (la communauté janséniste de Port-Royal des champs est expulsée en 1709 et l'abbaye détruite deux ans plus tard.)

En avril 1713, la France vient de signer le traité de paix d'Utrecht. Les relations nouvellement pacifiques avec les Provinces-Unies, précédemment alliées du Saint-Empire dans la guerre de succession espagnole, permettent à François Arouet, père de Voltaire, d'envoyer son fils assister l'ambassadeur de France aux Provinces-Unies. On a remarqué qu'il s'intéresse particulièrement à l'actualité politique et militaire : il est donc question d'éveiller en lui une vocation diplomatique[11]. Le siège de Landau, tenu de fin juin à fin août, aura marqué le jeune Arouet qui commence son séjour à l'ambassade juste après sa conclusion, en septembre. Né le 20 février ou le 20 novembre 1694[12], il est alors âgé de 18 ou 19 ans. C'est aussi l'âge de Martin lors du siège, si l'on en croit les informations que laisse échapper un sergent aviné, chargé sans avoir jamais vu le jeune homme de le contraindre à un mariage forcé. L'épisode se passe au début du roman, avant les événements de Landau: « c'est un abbé [dit le sergent] de 17 à 18 ans, que je dois saisir in flagranti delicto sur les six heures[13]». Au moins cinq mois, sans doute plus, passent jusqu'au siège : Martin serait donc né si l'on en croit les informations du sergent, en 1694 ou 1695[14].

Quant au commun lieu de naissance de Voltaire et de Martin, c'est bien entendu à Paris que fait référence la périphrase initiale du chapitre II qui applique, par ses hyperboles et son langage cartographique, un décalque d'exotisme sur le connu :

> Une ville aussi connuë dans l'Europe par sa grandeur & par sa magnificence, que par le mèlange monstrueux des vertus & des vices qui y regnent, située aux environs de 49. degrés de latitude, & 24. de longitude; qu'on peut appeler, par excellence, le centre de l'Empire de la nouveauté, est la ville qui m'a vû naître[15].

10 Louis Levrault, *Villes libres et impériales de l'ancienne Alsace : Landau. Étude historique*, Strasbourg/Colmar, Berger Levrault et fils/Camille Decker, 1859, p. 101-104

11 R. Pomeau, *Voltaire en son temps*, op. cit., Vol 1, p. 43

12 Sur les circonstances et les doutes entourant la naissance de Voltaire, voir Ibidem., chapitre II : « Deux pères? Deux baptêmes? », p. 9-17

13 *MN*, p. 52

14 Trois jours et un nombre de jours indéterminé (Ibidem, p. 66), trois semaines (p. 73), un nombre de jours indéterminé jusqu'à la rencontre avec l'avocat (p. 78), « près d'un mois » (p. 105), «quelques temps» (p. 133), 15 jours (p. 135), une nuit (p. 137), 2 jours (p. 151), 12 jours (p. 154), deux mois (p. 170), puis un nombre de jours indéterminés jusqu'au siège.

15 Ibiidem, p. 6-7.

Il faut lire 2,4 et non 24 degrés de longitude, ce qui transporterait, au mépris de la logique, la naissance de Martin à Lviv, en actuelle Ukraine.

II. L'incertitude quant à la date de naissance de Voltaire est symptomatique de l'ambiguïté qui entoure sa venue au monde. Le 20 novembre pourrait être la date officielle mise en avant pour maquiller l'illégitimité de l'enfant, qui a peut-être vu le jour neuf mois plus tôt, le 20 février. Voltaire avancera lui-même cette seconde date et se vantera fréquemment d'être le fils du poète Rochebrune, noble client de l'étude notariale de son père officiel[16]. Cherchait-il à s'auréoler de cette même naissance déshonorante qui dans la tradition picaresque est le gage de la liberté et de l'indépendance des vagabonds?

Il est notoire que les romans d'ascendance picaresque français de la première moitié du XVIIIe siècle, dont René Démoris donne une ébauche de *corpus*[17], rompent avec la tradition qui préside à la conception des *incipit* espagnols. Le roman picaresque canonique impose une narration à la première personne qui commence avec la naissance du protagoniste/narrateur, généralement entachée d'équivoques ou d'infamie patente. Dans les classiques espagnols (Le *Lazarillo*, le *Guzmàn*, le *Buscòn*, *La Picara Justina, La Hija de Celestina*), il y a le plus souvent bâtardise et les parents sont d'une extraction sociale déshonorante en soi, laquais, voleurs, prostituées, ou sorcières. En présentant leur généalogie, les narrateurs/protagonistes chansonnent l'obsession de la pureté du sang qui hante la noblesse espagnole[18].

Chez les français, hormis Gil-Blas, Martin Nogué et le chevalier Hasard, les *picaros* sont toujours de parents nobles. En conséquence la vie qui se déploie devant eux conserve un horizon plus fermé que celle du picaro véritable. Selon les mots de Démoris, « tous ces personnages ont un passé auquel revenir, qui oriente une expérience apparemment désordonnée ». Gil-Blas lui-même, le plus célèbre des héros picaresques français, n'est pas noble mais demeure le fils légitime d'honnêtes gens. Il est anobli dans le quatrième volume de la série, qui en 1728 n'a pas encore paru[19]. Le même

16 R. Pomeau, *Voltaire en son temps,* op. cit, Vol. 1, p. 13

17 Voir René Démoris, *Le roman à la première personne. Du classicisme aux lumières,* Genève, Droz, 2002 [1975], p. 339-345, En précisant que tous s'éloignent plus ou moins largement des caractéristiques canoniques du genre, Démoris cite, outre *Gil-Blas*, les *Mémoires du chevalier Hasard* (1703), les *Mémoires de M. le marquis de...* (1728), *La vie de Pédrille del campo* (1718), *Don Antonio de Buffalis* (1722), *Le Chevalier bordelois* (1711), auxquels il faudrait ajouter *Martin Nogué,* non mentionné, et *L'infortuné napolitain* (1704-1709-1721), saga de grand succès que Démoris classe dans le genre des pseudo-mémoires, tout en en notant l'inspiration picaresque.

18 Rosamaria Loretelli, *Storie di vagabondi. Dai libri del picaro ai romanzi del Settecento,* Turin, Eurelle Edizioni, 1993, p. 34-36.

19 Les deux premiers volumes (livres I à VI) paraissent en 1715, le troisième (VII-IX) en 1724, le quatrième (X-XII) en 1735.

expédient rachète l'obscurité des origines du protagoniste des *Mémoires du chevalier Hasard,* dont on ne connaît pas les parents. La condition explicitement infamante n'apparaît qu'avec Martin Nogué.

Celui-ci ironise pesamment, avec la fausse ingénuité prescrite par les modèles espagnols, sur les circonstances de sa naissance (chapitre II), qu'il décrit factuellement en feignant de n'en pas saisir les implications. Son père putatif, valet d'un évêque, a épousé la femme de chambre de la s?ur de ce prélat. Ce mariage de commodité, comme on le comprend, est arrangé par les deux maîtres qui se procurent de la sorte une parfaite couverture: la femme de chambre couche avec l'évêque et le valet avec sa soeur.

Sans doute la femme de chambre est-elle même enceinte au moment du mariage, comme le suggère l'insistance du narrateur sur la célérité des époux à concevoir: « Ce couple ne fut pas longtemps oisif, puisque quelques mois après je parus sur l'Horizon ». Après la naissance de Martin, le valet veut subitement reprendre sa liberté et emmener sa femme, qui amoureuse du confort, se garde bien de protester au refus qu'oppose l'évêque. Le valet meurt alors, littéralement, d'une jalousie présentée par le narrateur comme curieuse et sans fondement. Le souvenir du pauvre homme est vite balayé: « Sa mort plongea ma mere dans une affliction mortelle; comme je dois me l'imaginer; mais la bonté de son bienfaiteur, entre les bras de laquelle elle se résigna, ne contribua pas peu à la consoler[20]».

Par cette narration insinuante, l'auteur anonyme place l'ouvrage dans la filiation symbolique du premier roman picaresque, *Lazarillo de Tormes* (1554), qui s'achève dans la situation où commence *Martin Nogué*. On raconte de par la ville que la femme de Lazare, servante d'un prélat, en est aussi la concubine. Lazare, qui est le narrateur, assure qu'il n'en est rien, mais laisse entendre que son aveuglement est prescrit par l'intérêt et la tranquillité domestique. Les serments de son épouse et de l'archiprêtre lui suffisent, quoi que les mauvaises langues disent qu'avant leur mariage, sa femme « était accouchée par trois fois[21]».

Martin est le digne fils de Lazare plus que de son père officiel, qui n'a pas supporté la condition avilissante de cocu. Il ferme un oeil sur sa naissance (comme Lazare en ferme un sur son mariage) puisqu'elle lui a procuré la possibilité d'être élevé dans le confort et l'abondance par le riche prélat, en qui il a pu retrouver, selon ses propres termes, « un véritable père ». Cette naissance est exhibée comme un trophée en début d'ouvrage et c'est sous ses auspices que se déploie la destinée future du personnage.

C'est ce même *topos* de la naissance infamante que l'on retrouve dans l'*incipit* de *Candide* (1759) qui le parodie en exacerbant le discours comique sur la pureté du sang qu'il véhicule. Mieux

20 *MN,* p. 7-10

21 *Lazare de Tormes* dans M. Molho-J.F. Reille (ed.), *Romans picaresques espagnols*, ed. par M. Molho, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1968, p. 1-52. Voir le septième traité, p. 50-52

vaut pour la soeur du baron de Thunder-then-tronckh être fille-mère que déchoir d'un quartier de noblesse en épousant le père de l'enfant.[22] L'incipit de l'*Histoire des voyages de Scarmentado, écrite par lui-même* (1756) conserve également le souvenir des amorces picaresques. Après la disgrâce du père de Scarmentado, le poète qui avait fait descendre l'enfant « de Minos en droite ligne » fait de nouveaux vers où Scarmentado ne descend « plus que de Pasiphaé et de son amant[23]».

Voltaire aurait pu découvrir le motif de la naissance infamante sans pour autant avoir connaissance du picaresque espagnol, par l'intermédiaire de *L'histoire de Tom Jones* d'Henry Fielding, dont on sait que la traduction de La Place (1750) a exercé une influence déterminante sur l'écriture de *Candide.*[24] Mais la morale conclusive de *Candide* et celle de *Scarmentado*, qui en constitue le brouillon philosophique, sont tout à fait étrangères à Fielding et convergent dans l'acceptation d'une tranquille médiocrité, symbolisée par le motif du cocu complaisant pour *Scarmentado* (« Je me mariai chez moi: je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie[25]») et par celui de l'assiduité au labeur pour *Candide*). Ces traits sont tous deux illustrés à la fin du *Lazarillo de Tormes* dont le protagoniste se montre très satisfait de l'emploi stable de crieur public que lui a trouvé l'amant de sa femme.

C'est plus largement la progression entière des deux textes de Voltaire, avec la succession de désastres qui ponctuent les voyages de leurs protagonistes, qui est redevable à *Lazarillo*. Dans *Candide*, le principe unifiant de la poursuite de la femme aimée est tiré de *Tom Jones* mais, vanifié par l'évanouissement de l'amour et de la beauté de Cunégonde, ce principe ne constitue qu'un aspect de la structure portante du conte:

> Tom [Jones] réussit, au terme de toute son odyssée, à épouser la belle Sophie. Le même motif (l'union du couple), quoique sensiblement métamorphosé, affleure aux chapitres 29-30 de *Candide*. Seulement, la structure épisodique du conte de Voltaire présente un idéal, le démolit, en présente un autre qui est démoli à son tour, et ainsi de suite, jusqu'à la conclusion du conte[26].

Cette structure épisodique de roman de formation, assaisonnée de défaitisme narquois, est la même qui accompagne Lazarillo jusqu'à la confortable acceptation de l'adultère (chez Voltaire dialoguent avec la vie du protagoniste les guerres, les exécutions, les catastrophes naturelles qui inscrivent le malheur d'un seul dans la tragédie collective; c'est là sa grande innovation).

Reste à savoir si Voltaire avait déjà connaissance du roman en 1728. On peut en tous cas

22 *OCV*, t. 48, p.118.
23 *OCV*, t. 45B p. 295
24 Voir Edouard Langille, *L'histoire de Tom Jones ou l'enfant trouvé (1750) et la génèse de Candide*, « Revue d'histoire littéraire de la France », 2008/2, 108, pp. 269-287 et Id., *L'histoire de Tom Jones ou l'enfant trouvé (1750) et la structure narrative de Candide*, « Dix-huitième siècle », 2011/1, 43, pp. 653-669
25 OCV, t. 45B, p. 306
26 E. Langille, *L'histoire de Tom Jones ou l'enfant trouvé (1750) et la génèse de Candide,* cit., p. 275

avancer sans risque que son silence sur la question de la littérature picaresque n'est pas à prendre pour argent comptant : Voltaire, qui puise à larges brassées dans le *Tom Jones*, écrit en 1759 à Madame du Deffand qu'il n'y a dans ce roman « rien de passable que le caractère d'un barbier[27]». Dans *Le Siècle de Louis XIV* (1751), il prête par un entrefilet de deux lignes son autorité aux rumeurs calomnieuses affirmant que Lesage, pour écrire *Gil-Blas,* s'est contenté de piller *La Vie de l'écuyer Marcos d'Obregon[28];* ce sont là les seuls mots qu'il aura pour l'un des grands romanciers de son temps. Il semblerait que Voltaire ait entretenu un rapport plus qu'ambigu, entre identification et rejet, avec la littérature picaresque et ses protagonistes; rapport mis en lumière dès sa jeunesse par les bravades sur la moralité de sa mère, qui meurt alors qu'il est âgé de sept ans.

Ainsi cette épigramme juvénile, non datée, à un certain Duché (un camarade de collège?) qui l'aurait comparé au Christ: « Dans tes vers, Duché, je te prie, // Ne compare point au messie // Un pauvre diable comme moi: // Je n'ai de lui que sa misère, // Et suis bien éloigné, ma foi // D'avoir une vierge pour mère »[29] Le transcendement littéraire de la figure du bâtard miséreux (ou, ce qui revient au même, l'esthétisation de l'outrance et du mépris des conventions que présuppose la revendication d'un tel statut) aurait une origine rien moins qu'improbable dans la lecture précoce des classiques espagnols.

III. Pensionnaire au collège jésuite Louis le Grand, qu'il fréquente de 1704 à 1711, Voltaire commence dès l'age de 13 ans à dépenser plus d'argent que ne lui en fournit son père, s'endettant pour soutenir le train de ses divertissements: on a connaissance de divers prêts sur gages et d'un billet de 500 livres (l'équivalent d'un an de pension au collège) dont on lui réclamera le remboursement à sa majorité[30]. Martin envoyé à Paris pour étudier s'illustre lui aussi par son inconduite. Il trouve dans sa pension « une trentaine d'éveillez qui scavoient leur Paris sur le bout du doigt, & qui n'épargnoient rien pour satisfaire leurs caprices & leurs passions ».

Ses dépenses augmentent alors graduellement; ayant vendu ses livres et ses meubles, ayant fâché sa mère à force de « feintes maladies » et de « mémoires d'apothicaire », il finit par tomber dans les filets d'un prêtre intrigant et de son neveu, décidés à lui extorquer le bénéfice ecclésiastique obtenu de son protecteur. Il signe imprudemment une reconnaissance de dette qu'il sera incapable de rembourser et doit résigner pour s'acquitter le bénéfice qui lui était source de revenu. C'est le début de ses errances et le terme anticipé de ses études, à l'age supposé de 17 ou 18 ans (on se base toujours sur

27 E. Langille, *L'histoire de Tom Jones ou l'enfant trouvé (1750) et la génèse de Candide,* cit., p. 274
28 *OCV,* vol 12
29 R. Pomeau, *Voltaire en son temps*, op. cit., Vol 1, p. 18. Le document se trouve à la Bibliothèque nationale (N.a.fr. 25145. f.216-36).
30 *Ibidem*, p. 34-35

les informations du sergent). Voltaire quitte de même le collège à l'age de 16 ou 17 ans, en 1711, sans passer ses examens.

IV. Comme on le sait, les emprisonnements de Voltaire lui inspireront les déboires carcéraux de l'Ingénu dans le conte éponyme (1767). Après avoir été soldat, puis avoir rejoint et quitté avec fracas le séminaire jésuite, Martin devient commis chez un sous-fermier général mais des espions retrouvent sa trace. Sa mère, indignée par sa conduite, a résolu de le faire enfermer: il est arrêté sur lettre de cachet. S'évadant de prison, il prendra la fuite vers l'Angleterre.

L'épisode pourrait bien condenser les deux emprisonnements (et trois lettres de cachets) qu'a connu Voltaire avant 1728. La première lettre (1714) est celle que son père lui-même demandera en apprenant que François-Marie, chassé de l'ambassade française de La Haye pour sa relation scandaleuse avec Olympe Dunoyer, conspire à la venue de sa maîtresse en France. La lettre ne sera pas utilisée mais l'épisode a dû, naturellement, marquer le jeune Arouet. Dans les chapitres consacrés à son emprisonnement, Martin déclame contre l'endurcissement au vice qui ne peut que résulter d'un tel procédé: « Si un enfant chéri de son pere étoit attaqué d'une legere fiévre, ce pere pour lui procurer la guerison consentiroit-il qu'on transfera ce cher fils dans un hopital plein de pestiférés pour être plus à portée des conseils & des Remedes des Medecins qui serviroient cet hopital?[31]» C'est la mère de Martin qui fait souscrire une lettre de cachet; le caractère généralisant de la diatribe (la mère devient un père apparemment générique) se prête pourtant aux spéculations, et la « légère fièvre » peut suggérer une interprétation amoureuse.

Le premier emprisonnement et la deuxième lettre de cachet obtenue contre Voltaire, en 1717, résultent de son imprudence devant l'espion Beauregard. Voltaire avoue devant celui qu'il croit son ami être l'auteur d'épigrammes visant le régent et sa fille[32] . Ce sont aussi des « mouches » qui causent l'emprisonnement de Martin. Les ennuis de santé qui harcèleront Voltaire toute sa vie semblent par ailleurs déclenchés, dans la compréhension qu'il en a, par ce premier emprisonnement, qui aurait signé irrémédiablement son corps. On lit dans la préface de l'édition de 1730 de *La Henriade*: « La santé qu'il perdit dans cette année de prison, et les infirmités continuelles dont il fut accablé depuis, ne lui permirent de travailler à *La Henriade* que faiblement, et de loin en loin[33]». De même, dans *Martin Nogué,* on lit cette curieuse sentence (il n'y a pas par la suite mention d'ennuis de santé du

31 Ibidem, p. 282

32 R. Pomeau, *Voltaire en son temps*, op. cit., vol 1, p. 70-71

33 *OCV*, t. 2, p. 298-299. Dès 1719 commencent dans les lettres qui nous sont parvenues les fréquentes allusions aux maladies. Voir les lettres 47 et 49 à la marquise de Mimeure, [juin-juillet 1719], Voltaire, *Correspondance*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1978-1993, Vol. 1, p. 60 et 62

protagoniste): « Qui vous rendra la santé que vous aviez en entrant dans ces lieux affreux, au lieu des maux que vous a causé le mauvais air, & qui a changé votre bonne constitution en une très infirme?[34]»

Enfin, le deuxième emprisonnement de Voltaire est celui qui précède immédiatement l'exil en Angleterre. Nogué s'évade (il faut satisfaire aux codes du roman d'aventure) et prend, tout aussi incessamment, la direction de l'Angleterre, par la route de Rouen.

V. Au château de la Rivière-Bourdet, à quelques kilomètres de Rouen, Voltaire fait de fréquents séjours dans les années précédant son exil : le domaine lui tient lieu de retraite idéale quand pèse la lassitude des mondanités. La châtelaine est la marquise de Bernières, épouse d'un président du parlement de Rouen. Voltaire adresse ces quelques lignes à la marquise à la veille de sa sortie de prison :

> On doit me conduire demain ou après-demain de la Bastille droit à Calais. Pouvez-vous, madame, avoir la bonté de me prêter votre chaise de poste ? Celui qui m'aura conduit vous la ramènerait. Demain mercredi, ceux qui voudront me venir voir peuvent entrer librement. Je me flatte que j'aurai l'occasion de vous assurer encore une fois en ma vie de mon véritable et respectueux attachement[35].

Voltaire a été l'amant de Mme de Bernières au moins jusqu'en juin 1725, avant d'être remplacé par le chevalier des Alleurs, en douceur et sans franche rupture épistolaire. Il a conscience que son exil mettra un terme définitif à ce rapport languissant. Martin, évadé de prison, n'a bien sûr pas de chaise de poste. En contrepartie, cheminant vers l'Angleterre, il a tout le temps de saluer à Rouen, par procuration, la « chère présidente » de Voltaire[36].

Un peu avant d'atteindre la capitale normande, Martin rencontre un ermite vivant d'expédients malhonnêtes. Le faux ascète est amateur de bons repas, et conseille au jeune homme de se faire passer pour un abbé ayant fait naufrage sur la côte atlantique, et se trouvant conséquemment dans le besoin. Les normands ont réputation d'avarice, précise-t-il, mais pour les « gens de conditions » et surtout ceux du parlement de Rouen, ils ne cèdent en générosité « à aucun de ceux des autres Provinces de France », pouvant même se montrer « plus pitoyables & plus charitables ». Martin accepte à contrecoeur de se prêter au jeu. L'ermite songeant aux « maisons pécunieuses & compatissantes » envoie pour commencer Martin « chez une Présidente » qui le reçoit « avec un air de charité et de générosité ». La maison est accueillante; les domestiques, « contre la coutume », laissent Martin

34 *MN*, p. 262

35 Lettre 190 à la marquise de Bernières [30 avril 1726], Voltaire, *Correspondance*, cit., Vol 1, p. 197

36 Il utilise lui-même ce titre préférentiellement à celui de marquise (voir par exemple la lettre 175 du 20 août 1725 à Madame de Bernières (« Ah ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis quelquefois de mauvaise humeur », Ibidem, Vol.1, p.179-181)

« entrer facilement»[37]. Dans le système judiciaire de l'Ancien régime, il y a plusieurs présidents par parlement mais la coïncidence est curieuse dans la mesure où, le président étant présent et donnant comme son épouse trente sols à l'imposteur, la maison n'est pas moins désignée par l'ermite comme celle de la présidente, qui ne reçoit ce titre que de la charge de son mari[38]. Le couple surprend plus tard Martin répétant son imposture dans une maison où se tient une réception. Sur leurs instances on décide de piéger l'ermite et d'épargner l'homme de main.

L'allusion à la générosité des gens de condition du parlement de Rouen pourrait bien être chargée d'ironie. Voltaire signera quelquefois ses lettres « l'ermite de Ferney » mais il se présente déjà volontiers dans les années 1720 comme un ermite. «J'aime encore mieux être ermite chez vous qu'à Versailles» écrit-il en mai 1725 à Madame de Bernières[39]. La Rivière-Bourdet est à nouveau qualifié d'ermitage dans une lettre à Thieriot de la même année[40].Ainsi, lorsque Nogué nous apprend que l'ermite « pour quelques maquerelages averez, & de legers recelages qu'il avoit fait dans son hermitage, fut condamné à aller faire un tour à Marseille pour y servir le Roi sur les Galeres », ajoutant qu' « on pourrait sans avoir peur de commettre une injustice, placer ainsi la plupart des faineans de ce caractere, dont le moindre vice est d'être vagabonds perpétuels », peut-on supposer, si le livre est de Voltaire, une saillie d'autodérision se référant à la relation adultère entretenue avec Bernières et les causes officielles, financières, de son évincement d'auprès elle[41].

VI. Le personnage de Duplessis, compagnon de voyage rencontré dès la fuite du collège, s'engage d'abord comme valet de Martin. On apprend par la suite qu'il s'agit d'un jeune noble ayant fuit la rigueur de son père après une affaire de libertinage[42]. Il porte le même nom que Louis François Armand de Vignerot du Plessis, duc de Richelieu (1696-1788). Le duc de Richelieu a ceci de commun avec Voltaire, qui le fréquente au moins depuis 1716[43], d'avoir connu plusieurs embastillements, dont le premier à l'âge de quinze ans et sur les instances de son propre père, pour une affaire de libertinage. Cet emprisonnement fait suite à des rumeurs scandaleuses touchant une liaison supposée du jeune

37 *MN*, p. 296-297. La facilité avec laquelle Martin est introduit dans la maison rappelle le commencement de l'aventure correspondante de *Zadig* (chapitre XVIII: L'ermite) qui diffère dans sa suite et ses implications. A la première maison que Zadig et l'ermite visitent: « Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse », *OCV,* t. 30B, p. 212)

38 *MN*, p. 296-297

39 Lettre 163 à la marquise de Bernières, [23 mai 1725?], Voltaire, *Correspondance,* cit, Vol. 1, p. 169

40 Dans la lettre 169 [vers le 21 juin 1725?] (Ibidem, Vol. 1, p. 173), Voltaire demande à Thieriot de s'enquérir auprès de la présidente si on veut bien le « souffrir dans l'hermitage ».

41 En juin 1725, madame de Bernières aurait refusé la venue de Voltaire à la Rivière-Bourdet parce que celui-ci, locataire des Bernières à Paris et associé du mari en spéculations financières, était en retard sur les paiements (voir la lettre 171, datée du 27 juin 1725 (Ibidem, vol 1, p. 175))

42 *MN*, p. 125

43 R. Pomeau, *Voltaire en son temps,* op. cit., Vol. 1, p. 82

noble avec l'épouse du petit-fils de Louis XIV[44]. Le duc de Richelieu s'attire dans les années suivantes une réputation d'incoercible libertin, qui le suivra jusqu'à sa mort et au-delà.

On déduit d'une lettre à Thieriot écrite vers février 1729 que Voltaire était en contact très régulier avec le duc (les lettres ne nous sont pas parvenues) si celui-ci se plaint, comme Voltaire en témoigne, de l'interruption de cette correspondance: « I write to nobody in the world. The duke of Richelieu is angry at me for having left off scribing to him. Should he know I write to you he would not pardon me and would have reason to complain[45] ».

Qui parmi les lecteurs du temps reconnaît le nom de ce Duplessis pourra s'amuser de voir un *alter ego* du puissant duc réduit à pâtir la faim au service du procureur avare chez lequel il est engagé à Dijon. Apprenant que son père a tempéré sa colère, Duplessis, sur les conseils de Martin, quitte finalement le procureur pour retourner chez les siens.

Voltaire, auteur hypothétique de *Martin Nogué,* paierait donc un tribut d'amitié, mais célèbrerait aussi dans le lien qui l'unit au duc le souvenir de ses propres incartades adolescentes. La querelle qui oppose Voltaire à son père suite à l'aventure amoureuse avec Olympe Dunoyer (voir *infra*., point n°VII), se règle aussi par le séjour chez un procureur. Le jeune Arouet est d'abord réduit à se cacher pour éviter d'être arrêté ; la colère de son père se dissipant, il est ensuite question de l'envoyer en Amérique, puis seulement dans cette étude, afin de le détourner de la lubie funeste de devenir poète.

VII. Un autre personnage de l'entourage voltairien pourrait être évoqué dans le livre : Madame Dunoyer, mère de la « Pimpette » -Olympe Dunoyer- dont Voltaire s'éprend à La Haye en 1713. Martin passe en revue lors de son séjour haguenois les différentes classes d'auteurs qui publient sans talent ou sans faire un usage judicieux de celui qu'ils possèdent. Il fait notamment allusion à:

> une Dame d'un esprit fin & enjoué qui n'avoit d'autre ressource pour s'entretenir elle & sa famille, que la composition. Mais Dieu sçait ce qui partoit de sa plume, lorsqu'il falloit écrire malgré Minerve, par ce que la Cuisine l'exigeoit de bon gré ou de force. Au défaut d'Historiettes, ou de Panegyriques, elle fouilloit dans le sein de sa famille & en découvroit la turpitude, comme ce qui pouvoit lui faire honneur. Bel effet de la necessité, qui la reduisoit alors à etre sincere[46].

44 On trouvera le récit de l'affaire dans l'anonyme *Vie privée du maréchal de Richelieu, contenant ses amours et intrigues,* Paris, Buisson, 1791, Vol 1, p. 28-35.
45 Lettre 223 à Thieriot, [vers février 1729], Voltaire, *Correspondance,* cit., Vol. 1, p. 230
46 *MN*, p. 437

Madame Dunoyer, journaliste de renom, était responsable du périodique la *Quintessence des nouvelles.* Femme pleinement émancipée de son époux resté en France, elle vivait avec ses deux filles des seuls bénéfices de ses publications. Après les premiers succès de Voltaire, elle jugea bon de spéculer sur une relation qu'elle avait quelques années plus tôt empêchée, en publiant les lettres que le jeune Arouet avait écrites à sa fille: on y apprend les stratagèmes dont les amants usaient pour se rencontrer, et qui trahissent une claire familiarité du jeune homme avec l'imaginaire rocambolesque des romans d'aventure. Quelle autre femme écrivain des Provinces-Unies pourrait à l'époque prendre pour cible l'allusion du roman ? Il s'agit bien d'une pointe polémique puisque la mention de cette dame se limite au bref paragraphe que l'on a cité: l'invention d'un personnage est incompatible avec le vague des termes employés. Madame Dunoyer écrit qu'elle est une mère « difficile à tromper » et se fait gloire de sa sévérité (c'est d'ailleurs sur ses instances que l'ambassadeur renvoie Voltaire en France[47]) mais en publiant que sa fille s'est déguisée en homme pour rejoindre son amant elle ne prouve peut-être pas au mieux, en ce début de XVIIIe siècle, la sainteté de ses préceptes maternels.

Dans ses *Mémoires* la journaliste s'étend par ailleurs sur les infortunes matrimoniales de ses filles. Olympe, avant de connaître Voltaire, a été séduite et abandonnée à deux reprises, la seconde fois mariée et enceinte d'un imposteur qui ne voulait que s'accaparer la dot[48]: c'est sans doute à ces « turpitudes » que l'auteur de *Martin Nogué* fait référence.

La mère d'Olympe fut célèbre, mais Voltaire l'a bien connue et a des raisons d'entretenir à son égard une rancœur personnelle. Sa mort en 1720 rend par ailleurs improbable une mention, huit ans plus tard, par un auteur qui n'aurait qu'eu vent d'elle.

VIII. Martin noue à La Haye une intrigue avec une fille hollandaise, en trompant la surveillance des parents de celle-ci. Le fait est d'autant plus notable que les aventures amoureuses sont au nombre de deux seulement dans tout le roman, chiffre assez inférieur à la moyenne du *picaro*, et du *picaro* français en particulier, dont la figure se confond souvent avec celle du libertin. La première de ces aventures est fonctionnelle à la mécanique de l'initiation picaresque; Martin tombe dans les rets d'une fille « de moienne vertu[49] » qui en veut à son argent et qui, le voyant se refroidir, ourdit un guet-apens pour le contraindre au mariage. C'est le classique apprentissage de la tromperie féminine. Des épisodes similaires sont repérables dans la plupart des romans du genre.

47 Anne-Marguerite Petit Dunoyer, *Lettres historiques et galantes de deux dames de condition dont l'une était à Paris et l'autre en Province*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 384

48 Alain Nabarra, ANNE MARGUERITE PETIT DUNOYER (1663-1719) dans *Dictionnaire des journalistes (1600-1789),* en ligne (http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/274-anne-marguerite-petit-dunoyer)

49 *MN*, p. 41

La seconde intrigue peut en revanche reposer sur la réélaboration d'éléments biographiques. L'insistance sur le peu de modération de la jeune fille pour les plaisirs sensuels interpelle : « Tout ce qui avait figure d'homme l'échaufoit. Ses pensées ne roulaient que sur les moyens qu'elle pouvait prendre pour satisfaire ses désirs, & se procurer tous les plaisirs qui flattent la jeunesse[50] ». Olympe âgée de deux ans de plus que Voltaire lors de leur liaison, a déjà un passif incommode pour les moeurs de l'époque. Elle cessera de répondre aux lettres de son amant et se consolera à la Haye avec Guyot de Merville, avant de se faire connaître à Paris sous le nom de baronne de Winterfeld, titre en blanc légué par le faux noble qui partagea brièvement sa vie.

Olympe rejoint une fois Voltaire à l'ambassade, déguisée en homme. Voltaire un autre jour s'évade pour l'aller voir par la fenêtre de la chambre où on l'a confiné, dans l'attente de son renvoi en France. Dans *Martin Nogué,* le protagoniste entre par la fenêtre de la chambre de la jeune fille et celle-ci le cache effrontément sous ses draps pour le dérober à la vigilance de sa mère, qui a vu l'échelle ; le jeune homme découvert est contraint de ressortir par la fenêtre. Échaudé par ce fiasco et bien qu'il n'ait « aucune envie de renoncer à la tendresse », Martin se propose désormais de renoncer aux attachements amoureux exclusifs, « de peur de rencontrer encore quelqu'autre occasion, d'où [il] ne [pourroit] peut-etre pas sortir si facilement »[51]. Très jeune encore, Voltaire écrit en 1719 à la marquise de Mimeure avoir fait le deuil de l'amour (« Voilà qui est fait ; j'y renonce pour la vie[52]»). Il ne se concédera sa vie durant que des liaisons suffisament amples pour ne pas impliquer la fidélité réciproque.

IX. René Pomeau écrit que « Voltaire n'a pas soufflé mot des protestants français réfugiés, ni dans les *Lettres philosophiques*, ni dans aucun autre texte avant son chapitre sur la politique religieuse dans *Le Siècle de Louis XIV*, rédigé à Potsdam en 1751. […] De tous les silences de Voltaire, celui-ci est le plus surprenant[53] ». Les réfugiés protestants étaient pourtant nombreux conséquemment à la révocation de l'édit de Nantes en 1685 (il faudra attendre 1787 pour que soit à nouveau accordée la liberté de culte aux protestants de France).

Ce silence pourrait être motivé par une rancœur circonstanciée. Dans la correspondance on apprend que c'est un réfugié, Gautier de Faget, qui est responsable des *Pensées critiques sur la Henriade* publiées en préface d'une édition londonienne du poème épique, début 1728[54]. Faget conteste le choix du personnage d'Henri IV et celui du sujet; la glorification de la conversion du

50 *MN*, p. 429
51 Ibidem, p. 430-433
52 Voltaire, *Correspondance*, cit., Vol 1.
53 René Pomeau, « Voltaire en Angleterre. Les enseignements d'une liste de souscription », *Littératures,* III, 1955, p. 67-76, p. 72
54 Voir la lettre 216 à Thieriot du 21 avril 1728 [2 mai 1728], Voltaire, *Correspondance,* cit., Vol. 1, p. 221): « The silly criticism , which is prefixed to one of the editions I have sent to you, is written by one Faget, an enthusiastic refugee, who knows neither good English nor French. »

monarque au catholicisme. Comment un homme qui entend écrire sur la tolérance peut-il donner le fin mot aux ignobles papistes, quand les protestants d'Angleterre donnent tant d'exemple de leur ouverture?

> Voyla M. de Voltaire qui selon les principes de la secte dans laquelle il a été nourry, fait le Panegirique de Henri quatre devenu Catholique Romain. Son sujet l'engage naturellement à deffendre l'adoration des os de (sic) mort, à faire une pompeuse description de la Comédie que les Prêtres Papistes jouent tous les matins avec une tonsure sur la tête, & une chemise pardessus leur jaquette, assistez d'un petit garçon, pris dans la rue, qui sonne d'une clochette & leve la chemise du Prêtre.

Plus loin, Faget reproche à Voltaire de ne pas avoir saisi l'occasion fournie au chant IV par la description de Rome et de la politique du Saint-siège pour parler du dogme de l'infaillibilité papale: « Allons, quelques touches de votre pinceau sur cette Infaillibilité! & je vous ferai une Souscription pour ce seul endroit[55]». Voltaire n'est pas peu embarrassé par les pesantes récriminations de Faget, étant contraint de faire saisir en France les exemplaires de cette édition, de peur qu'on le croit lui-même l'auteur de la préface. « Il n'y a que Paris au monde où l'on puisse me soupçonner de cette guenille », écrit-il à cette occasion à Thieriot.[56].

Martin Nogué règle ses comptes, sinon avec Faget, du moins avec une rhétorique hargneuse qui devait être commune à beaucoup de réfugiés français. A son arrivée à Londres, Martin loge dans une auberge tenue par des émigrés:

> Nous avions à peine mangé le premier morceau que la conversation roula sur la Religion, & on me demanda encore si j'étais Papiste, je répondis que non, & que je ne connoissois pas ce que c'étoit; ne m'avez vous pas dit, reprit l'hotesse, que vous étiez Catholique-Romain; oui, sans doute, lui répliquai-je, j'ai toujours professé cette Religion, & meme je n'en connois pas d'autre. Mais je ne me crus pas Papiste pour cela. Je vis bien que leur intention étoit de tourner en ridicule cette Religion, en me parlant des Indulgences, de l'Infaillibilité du Pape, de l'Inquisition & de mille autres choses.

Très peu désireux d'alimenter la dispute, Martin avance qu'il se contente de suivre la religion de ses pères, qu'il n'est pas éclairé sur les points de doctrine, mais reste convaincu qu'un honnête homme est « honnête homme partout » et de quelque religion qu'il soit.

55 Gautier de Faget, « Pensées sur la Henriade », dans Voltaire, *La Henriade,* Londres, Woodman & Lyon, 1728, p. I-XV, p. XIV

56 Lettre 222 à Thieriot du 4 aout 1728 (Voltaire, *Correspondance,* cit., Vol. 1, p. 229-230)

> Ma retenue loin de plaire à mes hôtes les irrita si fort, qu'ils me regarderent depuis avec des yeux de courroux; & ce qui pis est, me firent payer le double de ce qu'ils exigeoient des autres, pour me recompenser de la peine que je leur avois causé, en leur otant le moyen de déchirer le Pape & ses adhérans[57].

La forme même que revêt la critique est typiquement voltairienne : au dogmatisme des deux parties le personnage oppose un bon sens conciliant et devient alors, par l'absurde, cible du fanatisme. Ce motif critique trouverait peut-être là sa source première. Les exemples identiquement structurés abondent: on se rappelle, dans *Zadig*, le passage où il s'agit d'établir si le griffon est une nourriture à proscrire (Zadig risque le supplice du pal pour la proposition suivante: « S'il y a des griffons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins ») ou la dispute entre la faction du mouton noir et celle du mouton blanc dans *Histoire des voyages de Scarmentado*[58].

X. Autre point de contamination possible entre vécu et imaginaire : le passage à tabac d'une juive à bord du navire conduisant Martin hors des Provinces-unies. Le vaisseau pris par la tempête est ballotté par de fortes vagues et une passagère terrorisée invoque à son secours « tous les Saints dont les noms composent les Litanies ». Un couple de juifs se moque indiscrètement d'elle; elle les insulte, leur hilarité redouble, ce qui la décide à se précipiter sur eux, bientôt rejointe par d'autres femmes catholiques du bord. Alors qu'on se prépare « à mettre en pieces la Juive & son mari », Nogué commente: « Le Chevalier Cokel & moi prenions beaucoup de plaisir à voir cette bataille, & nous ne nous mettions pas en peine de les séparer, ce qui nous auroit été assez difficile, sans attraper quelqu'égratignure ». La juive finit par tomber à l'eau et les marins viennent à son secours en saisissant ses jupes à l'aide d'un croc. Cette scène grotesque est greffée sans trop d'à-propos sur le roman tout près de se clore. S'agit-il simplement de souligner que l'on quitte Hollande, pays de tolérance, pour revenir au chaos des haines interconfessionnelles qui sévissent partout ailleurs? Pourquoi alors ce regard narquois et attentiste, si gênant, du narrateur sur le combat?

En 1722, Voltaire se serait ouvertement moqué de la liturgie dans une synagogue d'Amsterdam, écopant d'une bastonnade. L'événement n'est pas avéré ; s'il a eu lieu, on conçoit que l'intéressé se soit gardé d'en parler. Gustave Desnoiresterres signale en 1869 un texte qui le mentionne, et dont on a aujourd'hui perdu trace: *Requeste au nom de Roy qui demande une place dans le régiment de la*

57 *MN*, p. 334
58 Voir respectivement *OCV,* t., 30B, p. 132-133 (chapitre IV de *Zadig*) et *OCV,* t. 45B, p.303

calotte, pour Voltaire son confrere[59]. Jérome Vercruysse note quant à lui l'existence d'une poésie satyrique de 1726 intitulée *Bastonnades de Voltaire*, composée à n'en pas douter après celle que Voltaire reçoit par ordre du chevalier de Rohan:

> Où fûtes vous pour la première fois
> Endoctriné? Dans une synagogue,
> Où des Rabbins, pantomime indiscret,
> Je me jouai de leur culte secret[60].

Voltaire riposterait donc, au départ de Hollande de son *alter-ego* Martin, par cette flèche du Parthe (ou si l'on veut ce retour de bâton) qui renverse par symétrie axiale les circonstances initiales de sa mésaventure. Pour s'etre moqués des litanies de la brabançonne, le couple juif est pris pour cible par les chrétiens du bord, qui seraient alors mandataires d'une vengeance littéraire plutot innocente (il n'y a pas mort d'homme) malgré l'écho lugubre qu'a pour le lecteur d'aujourd'hui ce qui se configure comme un semblant de pogrom.

XI. Martin et Voltaire partagent un goût prononcé pour les anagrammes et les masques pseudonymiques. Celui de Voltaire est bien connu ; son nom de plume pourrait être l'anagramme d'AROVET LI (Arouet le jeune, avec la confusion latine u-v i-j) mais loin de se contenter d'un pseudonyme, Voltaire a par la suite publié sous des dizaines de noms, et fréquemment jonglé avec les lettres des patronymes de ses contemporains pour forger de comiques allusions voilées. Pour Quérard Voltaire est au milieu du XIXe siècle « l'homme de la littérature française qui a poussé le plus loin la manie du pseudonyme[61] ».

Une caractéristique frappante de *Voyage & avantures de Martin Nogué* est l'absence de noms : seuls quatre personnages en portent, le protagoniste excepté. Il est vrai que bien des figures de cette galerie foisonnante sont des types, qui n'ont pas besoin d'individualité marquée quand s'étend derrière eux toute une tradition comique pour les mettre en relief. Mais l'onomastique étant à ce point parcimonieuse, il est légitime de penser qu'elle revêt toujours une fonction précise, celle d'établir un lien extra-textuel avec des personnages, réels ou fictifs, connus du lectorat de l'époque. On a déjà évoqué l'un de ces noms, Duplessis. Un second, Roselli, renvoie au protagoniste d'une saga picaresque de grand succès, *L'infortuné napolitain* (1704-1709-1721), rééditée à de multiples reprises au cours du XVIIIe siècle. En introduisant ce personnage à La Haye, où s'achèvent (notoirement pour le

59 Gustave Desnoiresterres, *La jeunesse de Voltaire,* Paris, Didier, 1869, p. 238, cit. par Jérôme Vercruysse, *Voltaire et la Hollande*, Genève, Institut et musée Voltaire, 1966, p. 30.

60 *Ibidem.* Le recueil manuscrit qui la contient se trouve à la Bibliothèque nationale de France, Ms.fr.12654

61 Joseph-Marie Quérard, VOLTAIRE, dans *Les Supercheries littéraires dévoilées. Seconde édition considérablement augmentée,* cit., tome III, 2° partie, Paris, Paul Daffis, 1871, p. 970-971.

fréquentateur de romans picaresque) sa vie et ses aventures, l'auteur consacre *Martin Nogué* comme héritier d'une tradition générique. On ne sait pas à qui fait allusion le personnage de madame Benoit, célèbre aubergiste de la ville de Meaux, qui traite les officiers « de manière très gracieuse » et leur fait « plaisir dans l'occasion[62]» mais on ne lance pas en vain des piques de cette teneur. Quant au chevalier Cokel, noble anglais que Martin accompagne en Hollande, son nom pourrait être l'anagramme de Locke. En lui Martin trouverait son guide philosophique, le conduisant d'un pays de liberté, l'Angleterre, vers l'autre, la Hollande.

Le goût pour les anagrammes est en effet explicitement mentionné dans le roman à propos d'un jeu que le narrateur dit avoir mis au point avec des amis voyageurs, pour leur donner des nouvelles de ses vagabondages à l'aide des gazettes hollandaises distribuées à travers toute l'Europe:

> Je convins avec mes amis de certains noms que nous prendrions, composez d'une quantité de lettres dont nous changerions l'ordre à notre volonté, pour masquer notre dessein. Nous primes un correspondant à Amsterdam à qui nous devions adresser de temps en temps nos lettres qui ne contenoient qu'un article. Cet article renfermoit quelqu'action interessante comme, *le Capitaine tel a relaché à tel Port après avoir essuyé telle tempête, ou s'etre battu avec des Corsaires* [...][63].

XII. Voltaire a été marqué par la lecture des *Lettres sur les anglois et les françois* du voyageur suisse Béat de Muralt. Rédigées dans la dernière décennie du XVIIe siècle mais publiées seulement en 1725, ces lettres dont l'ironie n'est pas sans résonance avec le mordant du grand style voltairien, participent peut-être de l'engouement initial de Voltaire pour l'Angleterre.[64] Elles sont sans doute à l'origine de la structuration "épistolaire" des *Lettres philosophiques* publiées en 1734, quoique les lettres voltairiennes soient dépourvues des caractères structurels que sont la formule d'appel, la

62 *MN* p. 207-209

63 Ibidem, p. 447

64 « Il l'avait lu avant son départ pour l'Angleterre » écrit Eugène Ritter dans son édition des lettres de Muralt, sans préciser sur quelle base il appuie cette affirmation (Eugène Ritter, « Notice sur l'auteur dans Béat de Muralt », *Lettres sur les anglais et les français*, Berne, Steiger & Cie. 1897, p.III-XX, p. XII). C'est toutefois fort probable, ne serait-ce que parce que l'abbé Desfontaines, que Voltaire aide à sortir de la prison de Bicêtre en décembre 1724, a publié à la parution des *Lettres de Muralt* un volume de critique à elles consacrées (*Apologie du caractère des Anglois et des François,* Paris, Claude Briasson, 1725) et loge après sa libération chez les Bernières, à la Rivière-Bourdet, où Thieriot, meilleur ami de Voltaire, le fréquente quotidiennement. Lorsque Desfontaines attaque plus tard Voltaire dans *La Voltairomanie* (1738), celui-ci lui répond dans un mémoire où l'on peut lire ceci: « Imprime-t-on un livre sage et ingénieux de M. de Muralt qui fait tant d'honneur à la Suisse, et qui peint si bien les Anglais chez lesquels il a voyagé : l'abbé Desfontaines prend la plume, déchire M. de Muralt, qu'il ne connaît pas, et décide sur l'Angleterre, qu'il n'a jamais vue » (*OCV,* t. 20A p. 95).
L'exemplaire des *Lettres sur les anglais et les français* figurant au catalogue de la bibliothèque de Ferney est d'une édition de 1727 (Cologne, sans nom d'éditeur) et a donc peut-etre été acquis ultérieurement, comme le suggèrent l'absence de notes marginales et de signets significatifs (Voir *Corpus des notes marginales, OCV,* t. 140B, notice 1176, p. 795).

formule de courtoisie et la signature conclusive. Le « sage et ingénieux M. de Muralt » est cité explicitement dans les *Lettres philosophiques* au début de la lettre XIX consacrée à la comédie anglaise[65].

Les éditeurs de Kehl, qui publient les oeuvres complètes de Voltaire de 1784 à 1790, ont trouvé dans les papiers du philosophe une « Lettre à M ***» datée de 1727, qui retrace, dans le goût de Muralt, les premières impressions de l'auteur à son arrivée en Angleterre, soulignant par exemple l'humeur lunatique des anglais, allégorisée par leur sensibilité au « vent d'est[66]». Il s'agit probablement, comme le souligne René Pomeau, de l'ébauche d'un travail qui aurait dû être de plus grande ampleur, cet « account of my journey in England » que Voltaire annonce dans la préface de ses *Essays* publiés en Angleterre en décembre 1727, et abandonné au profit des *Lettres philosophiques*[67]. Peut-être Voltaire s'est-il rendu compte que ce chemin était trop battu, et qu'il valait mieux renoncer à n'être qu'épigone.

Mais ce problème ne se pose pas pour une publication qui aurait vocation à rester anonyme. La partie anglaise de *Martin Nogué* entretient également une dette importante vis-à-vis de Muralt. Cette dette a été évoquée par Georges Ascoli[68] et commentée plus longuement par Janos Riesz. Pour ce dernier, l'auteur de *Martin Nogué* fait « du Muralt en scène et en situation[69]», prenant le parti d'illustrer par l'exemple les observations anthropologiques de Muralt; que celui-ci parle de la bravoure des anglais, Nogué se fait son porte-voix auprès du public des lecteurs de roman en mettant en scène un groupe de contrebandiers traversant, impavides, la Manche secouée par des vents épouvantables. De même, les antagonismes entre factions religieuses sont décidément plus théatraux, plus trépidants, s'ils s'incarnent dans les protagonistes d'une bagarre de taverne[70]. L'auteur de *Martin Nogué* retient ainsi des lettres de Muralt tout ce est de nature à suggérer une transposition spectaculaire.

Mais dans la description du caractère des anglais qui prélude à ces scènes de genre, l'auteur de *Martin Nogué* va jusqu'à paraphraser des passages entiers de l'oeuvre de son devancier. Dans le tableau ci-dessous, la colonne de gauche contient des extraits des *Lettres sur les anglois et les françois*, celle de droite les passages correspondants de *Martin Nogué*. Le plagiaire, comme on le voit, ne s'embarrasse pas exagérément de pudeur. Sans aller jusqu'à être indice de paternité voltairienne, la présence de plagiats est loin d'exclure notre hypothèse. Du vivant de Voltaire déjà, Fréron n'avait pas son pair pour brocarder les emprunts indiscrets d'un écrivain « très habile metteur en oeuvre », qui n'aurait pas reçu de la nature «l'esprit d'invention » mais « une mémoire étonnante, & le talent plus rare

65 Voltaire, *Lettres philosophiques*, éditées par Olivier Ferret et Antony McKenna, Paris, Garnier, 2010, p. 142
66 Publiée en appendice à Ibidem, pp, 261-269
67 R. Pomeau, *Voltaire en son temps,* op. cit., Vol. 1, p. 199
68 Georges Ascoli, *La Grande-Bretagne devant les voyageurs français au XVIIe siècle,* Paris, Persée, 1931, p. 370-372
69 Janos Riesz, *Beat Ludwig von Muralts « Lettres sur les Anglais er les Français et sur les Voyages » und ihre Rezeption,* p. 110-119. En français dans le texte.
70 Ibidem, p. 119.

encore de profiter adroitement de ses lectures[71]». Edouard Langille a démontré de façon convaincante qu'une première étape de la composition de *Candide*, plus de trente ans après *Martin Nogué*, a été conçue par Voltaire en tenant sous les yeux le *Tom Jones* de Fielding, dont il a repris des structures narratives, mais aussi des membres de phrases (dette qu'a en partie occultée le travail ultérieur de ciselage stylistique)[72]

On a vu aussi des *personnes de qualité* mettre bas *épée, perruque et cravate,* et en venir là, quand ils ont été insultés par de petites gens contre qui il ne faudrait pas songer à mettre l'épée à la main (*Lettres sur les anglois.* Troisième lettre, pp.50-51[73])	Quelquefois des *personnes de distinction* quittent *perruque, chapeau, épée & cravate,* & se mettent ainsi en devoir de repousser par la force les injures que des gens de la petite volée peuvent leur avoir faites (MN, p.364)
On me dit qu'ils se font des visites fréquentes et longues qui se passent à la chasse et à table; que leur chasse consiste à bien courir, et leurs repas à bien boire, avec cette circonstance, entre autres, qu'il y a des occasions où les gens qui se piquent de faire les choses dans les formes *ne s'enivrent avec le maître du logis qu'à demi, pour aller ensuite s'achever de bonne amitié avec les domestiques.* (*Lettres sur les anglois,* Sixième lettre, p. 101)	La coutume Angloise permet de voir sans distinction toute sorte de personnes, cette mode est si ordinaire en Angleterre qu'*on voit souvent des personnes sortir de la table d'un Milord où il se sera à moitié soulé, pour achever de se souler entierement avec ses domestiques.* (MN, p. 386)
Les Anglais, en méprisant les autres hommes, et les Français surtout, *les envisagent par des endroits qui effectivement les rendent méprisables*: par *leurs vains projets de fortune, par leur indifférence pour la liberté, par leur trop d'attachement à la bagatelle*, en un mot, par le peu de mérite qu'ils trouvent à la plupart des étrangers. (*Lettres sur les françois.* Quatrième lettre, p. 205)	J'appris par son discours que, si les Anglois qui naturellement n'aiment pas trop les autres Nations en général, méprisoient particulièrement les François, ce n'étoit que par ce qu'*ils les envisageoient par les endroits, qui les rendent effectivement dignes de leur mépris,* tels que peuvent être la bonne opinion qu'ils ont d'eux mêmes, *leurs projets chimériques démentis par leur indifférence pour leur liberté,* leur civilitez outrées, leur affectation, & *leur attachement à la bagatelle,* leur avidité pour l'argent. (MN, p. 349)

Les exemples seraient bien plus nombreux mais ceux-ci suffisent à illustrer le propos. Non seulement l'auteur de *Martin Nogué* fait dans la partie consacrée à l'Angleterre du « Muralt en scène et en situation », mais par facilité il va jusqu'à poser le livre ouvert sur sa table de travail et ne se donne pas la peine de dépister le lecteur; les traces évidentes du pillage constituent la preuve d'une rédaction

71 Elie Fréron, *L'Année littéraire*, Paris, Delalain, 1770, Vol. 6, p. 137. Pour une compilation de plagiats supposés de Voltaire, voir Charles Nodier, *Questions de littérature légale. Du plagiat, de la supposition d'auteurs, des supercheries qui ont rapport aux livres.,* Paris, Crapelet, 1828 et Georges Maurevert, *Le livre des plagiats*, Paris, Fayard, 1923.

72 Voir E. Langille, *L'histoire de Tom Jones ou l'enfant trouvé (1750) et la génèse de Candide*, cit. et Id., *L'histoire de Tom Jones ou l'enfant trouvé (1750) et la structure narrative de Candide*, cit.

73 L'édition est celle de Berne, 1897, précédemment citée (Voir note 63). C'est moi qui souligne, pour cette citation et les suivantes.

qui a dû être, au moins pour la partie anglaise du roman (qui couvre, en incluant le séjour à Calais, les chapitres XXIX à XXXVI), aussi négligente et précipitée que le sera la composition typographique du volume.

Que l'on ne déduise pas de ce plagiat, qui reste partiel, que l'auteur n'a pas voyagé et compose sans avoir jamais quitté son cabinet; beaucoup de passages ne doivent rien à Muralt. Le chapitre que Janos Riesz consacre à *Martin Nogué* est d'ailleurs à lire avec quelque réserve; empli du désir louable de rendre à Muralt la place qu'il mérite, Riesz soutient que même la partie française de *Martin Nogué* s'inspire extensivement de Muralt, ce qui est à exclure, au delà des naturelles suggestions inconscientes d'une lecture récente, qui se surimposent lors du processus créateur à toute sorte de *stimuli* d'autres provenances.

Le propos de Riesz repose sur des analogies d'idées et d'observations plus vagues que celles tirées de la partie anglaise. Il faut aussi compter avec les codes du genre picaresque qui s'alignent parfois avec le comique satirique de Muralt, comme d'ailleurs avec le comique moliéresque. Les figures que l'auteur aurait empruntées à la galerie de personnages du voyageur suisse (les poètes querelleurs, les femmes richement parées qui se pavanent à la sortie de la messe[74]) sont ainsi des archétypes du picaresque espagnol et français, dont la comparution est un ressort commun pour les romans du genre.

Il est un cas où intérêt de Muralt, de l'auteur de *Martin Nogué* et du Voltaire de la fin des années 1720 s'alignent; c'est la question des suicides dont tous trois notent l'abondance en Angleterre, poncif de l'époque qui reçoit toutefois des développements intéressants. Chez Voltaire on se tue par vent d'est. Il semblerait qu'il exploite là une suggestion de Muralt : « On fait entrer dans leur caractère le défaut d'être fort changeants, et on prétend que c'est l'air changeant du pays qui les entraîne », écrit le voyageur suisse avant d'aborder quelques lignes plus loin la facilité qu'ont les anglais à se tuer[75]. L'association d'idées entre le vent et le suicide suggère un rapport intertextuel. La question du suicide est chez Muralt un contre exemple à la volubilité des anglais, une preuve de leur "résistance au vent" lorsqu'ils sont particulièrement résolus: Voltaire, pour se distancier de son inspirateur, en prend l'exact contre-pied : on se tue en Angleterre parce qu'on est changeant.

Au suicide l'auteur de *Martin Nogué* consacre le chapitre XXXVI[76] qui reprend en large part Muralt avec des périphrases plus discrètes que celles que l'on a cité, mais tout aussi indubitables. De l'idée qu'il existe en Angleterre une mode du suicide, il extrapole celle, grand-guignolesque, qu'il est des modes dans le procédé (une année prédominera la pendaison et la suivante l'égorgement), se distanciant ainsi de son modèle par un saut dans l'absurde comme le faisait Voltaire.

---

74 Voir J. Riesz, *Beat Ludwig von Muralts...,* op. cit, p. 113
75 B. Muralt, *Lettres sur les anglois et les françois,* op. cit., p. 19 (Première lettre sur les français)
76 *MN*, p. 395-399

XIII. On a établi l'influence commune de Muralt sur Voltaire et sur l'auteur de *Martin Nogué.* Intéressante est par conséquent, pour l'attribution du roman à Voltaire, une observation remarquable de la partie anglaise de *Martin Nogué*, absente de Muralt, et que l'on retrouvera dans les *Lettres philosophiques*, publiées six ans plus tard.

Dans les deux cas les auteurs tracent une opposition entre aristocratie française, oisive et flagorneuse, et noblesse anglaise ; il faudrait en France, comme le font les anglais, autoriser les cadets de noble famille à pratiquer le négoce sans qu'ils déchoient de leur rang. Il en résulterait un bénéfice pour eux-mêmes et pour l'État[77]. Martin analyse les implications de cette mesure non seulement en termes de bénéfices économiques (par leur éducation et leurs relations, les nobles seraient les plus aptes des négociants) mais aussi en termes de moralité publique ; ces nobles désormais capables de subvenir à leurs besoins par le commerce cesseraient d'augmenter les cohortes d'ecclésiastiques sans vocation déshonorant l'habit par leur conduite, et de jeunes hommes prometteurs prenant les armes pour combattre en mercenaires contre leur propre pays.

Le projet stylistique de Voltaire dans la lettre X est tout autre et l'argumentation plus succincte, vaut par sa concision. Après avoir donné des exemples de nobles anglais qui n'ont pas honte de pratiquer le commerce, Voltaire écrit :

> En France, est marquis qui veut; et quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenser, et un nom en ac ou en ille, peut dire : Un homme comme moi, un homme de ma qualité, et mépriser souverainement un négociant. Le négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession qu'il est assez sot pour en rougir ; je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un État, ou un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde[78].

Admise cette asymétrie de développement, on note comment ces arguments s'articulent dans les deux cas à une critique générale de la société de cour française. Le dégoût que Voltaire peut avoir pour la cour est bien circonstancié. En septembre 1725, il prend l'habit de courtisan dans l'espoir d'obtenir une pension. Il suivra la cour plusieurs mois, et n'obtiendra que de vaines promesses, malgré la bonté que semblent lui témoigner la reine Marie Leczinska et la maîtresse du régent, Madame de Prie. La polémique contre la vanité et la futilité de la vie de cour apparaît dans *Martin Nogué* dès

77 Ibidem, p. 365-371
78 Voltaire, *Lettres philosophiques*, cit., p. 97-98

l'introduction, (voir *supra*). Ailleurs, lors du passage à Versailles de Martin, on peut trouver par exemple les lignes suivantes:

> voyant un Prince & un Duc passer souvent une demie journée dans une anti-chambre comme il nous en avoit fait passer la veille une dans la sienne; je conclus, que si un homme est heureux d'avoir accès à la cour, il l'est cent fois plus de n'y connoitre personne, & de n'y être pas connu, quand ses affaires le permettent[79].

XIV. Voltaire et Martin partagent une même vision de la nature humaine, viciée par une avidité qui enfante un constant état de guerre. Le discours tenu par Martin sur les origines de la guerre et des honneurs que l'on rend aux guerriers[80] s'aligne avec les convictions de Voltaire sur le même sujet: pour tous deux la conception de l'état de nature et la vision de la société qui en découle (pas les remèdes proposés) sont de matrice hobbésienne plus que lockienne ; c'est à dire fondamentalement pessimiste. Les conflits dus à la propriété sont pour Locke et Hobbes source de violence à l'état de nature, mais pour le premier l'homme est juste et la guerre ne procède que de ce qu'en toute querelle chacun est juge et partie, de sorte que le déferrement du pouvoir entre les mains des chefs constitue le remède idéal à l'état de guerre natif. Pour le second la nature humaine est essentiellement grevée par l'« ambition » qui est source intarissable des conflits armés ; le despotisme d'un seul est la seule issue pour discipliner la multitude.

Martin pointe l'origine de la société non seulement dans la recherche de la sécurité mais dans la volonté délibérée d'unir les forces pour s'approprier le bien de son prochain :

> Le particulier d'abord s'éleva contre un autre particulier; mais, comme la force n'est pas une règle de justice, l'innocent étant souvent opprimé par le coupable, des parents, des amis, des voisins, enfin des gens interessez dans la querelle des uns s'allierent contre les autres, qui pour se soutenir furent contraints d'aller chercher de pareils secours, par les memes intérets & formerent insensiblement des petites troupes, qui se grossissant sans cesse, nourries par le désir de se venger, & de partager le butin de l'ennemi, devinrent par la suite des Armées innombrables. On peut comparer cette multitude d'hommes ainsi divisée, & combatant de bon coeur chacun pour son parti, à nos Républiques.

79 Ibidem, p. 216
80 Chapitre XVIII, Ibidem, p. 195-203

Comme on le lit dans *Candide* en somme, « le droit naturel nous enseigne à tuer notre prochain, et c'est ainsi qu'on en agit dans toute la terre[81] ». Pour Martin l' « ambition humaine ne s'en tint pas là »; on se donne des chefs pour se protéger et vient l'esclavage. Le contraste entre les intérêts de la multitude et ceux des grands, qui détiennent le pouvoir, s'accroît toujours, de sorte qu'apparaissent la gloire et les « honneurs », levier des puissants pour imposer leur volonté et entretenir l'état de guerre.

L'article « Guerre » du *Dictionnaire philosophique* alignera des considérations de même nature. L'ambition aveugle, la volonté de s'approprier le bien d'autrui, conduit les grands aux querelles qui font le désastre commun[82]. Les petites gens qui n'ont besoin que de savoir « qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux s'ils veulent être de la partie[83]». Pour Martin aussi, le soldat est un pion aveugle auquel il s'agit simplement de payer son écot (« La paye d'un soldat peut être en tems de paix de 5 ou 6 sols sans pain, & en temps de guerre de 4 à 5 sols avec le pain [84]») : en fin de compte l'« autorité despotique n'a rien pour eux de dégoutant, pourvu que la vie animale aille son train[85]». Dans *Candide* le discours lucide et défaitiste sur la nature humaine est confié au philosophe Martin, contre-figure de Pangloss portant le même nom que le protagoniste de *Voyage & Avantures.* Les errances et les malheurs d'une vie ont rendu « manichéen » le Martin de *Candide,* qui autrefois ressemblait peut-être au protagoniste (« Candide avait un grand avantage sur Martin, c'est qu'il espérait toujours revoir mademoiselle Cunégonde, et que Martin n'avait rien à espérer ») mais déclame désormais avec fatalisme sur ces « assassins entégimentés » qui ne courent qu'après leur pain quotidien:

> Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelque autre famille. Partout les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampent, et les puissants les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête ; et dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins, et d'inquiétudes, qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques. En un mot j'en ai tant vu et tant éprouvé, que je suis manichéen.[86]

81 Extrait du discours que Cacambo tient aux Oreillons au chapitre XVI de *Candide*, *OCV,* t. 48, p. 179-180.
82 Voltaire, GUERRE dans *Dictionnaire philosophique*, *OCV,* t. 36, p. 185-194, p. 188
83 Ibidem, p. 189
84 Ibidem, p.158
85 *MN*, p. 158
86 *OCV,* t. 48

Quant aux honneurs militaires, nés pour pousser les hommes au dépassement de soi et à l'obéissance aveugle, ils s'obtiennent plus aisément en prostituant les femmes qu'en faisant acte de bravoure sur le champ de bataille, dans *Martin Nogué* comme dans *L'Ingénu*. C'est par l'ascendant de sa soeur sur des personnages influents de la cour que le supérieur de Martin obtient son brevet de capitaine (puis de colonel après avoir simulé une blessure de guerre), et ce au détriment des officiers plus méritants qui n'ignorent pas que « la protection d'une belle femme à la Cour, l'emport*e* aisément sur trente années de service[87] ». Dans *L'Ingénu*, une amie de Mademoiselle de Saint-Yves la pousse à se livrer à Saint-Pouange pour libérer son amant embastillé :

> Pensez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces, ou même des armées, aient dû leurs honneurs et leur fortune à leurs seuls services ? Il en est qui en sont redevables à mesdames leurs femmes. Les dignités de la guerre ont été sollicitées par l'amour, et la place a été donnée au mari de la plus belle[88].

Saint-Pouange offre en effet à Mademoiselle de Saint-Yves, qui « succombe par vertu » un brevet de capitaine pour l'Ingénu.

XV. Dans *Candide,* le protagoniste et son valet renoncent à vivre en Eldorado, pour se donner le plaisir de raconter ailleurs ce voyage extraordinaire ; « on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être et de demander leur congé à Sa Majesté[89] ». Dans l'introduction de *Martin Nogué,* la condamnation de la littérature de voyage se fait sur des bases identiques; c'est la vanité qui motive les auteurs: « On ne voiage aujourd'hui que pour publier qu'on a voiagé. Il n'est aucun petit coureur qui ne s'imagine mériter beaucoup du public lorsqu'il veut bien lui donner un mémoire de ses courses[90] ». « Courir » d'une part , « course » et « coureur » de l'autre, véhiculent chez Voltaire et Martin Nogué la même idée d'une agitation comique et futile. Ce sens figuré n'est pas recensé par les dictionnaires alors en usage.

Écrit avec rapidité (du moins pour la partie anglaise comme le montrent les emprunts à Muralt, qui permettraient à Voltaire de garder la primeur de ses impressions réelles pour des publications plus sérieuses), imprimé hativement, *Martin Nogué* aurait pu constituer l'occasion de gagner un peu d'argent dans une période économiquement difficile, en sacrifiant au goût du public, tout "dépravé" qu'il puisse paraître. Voltaire est vraisemblablement dans une situation financière très délicate à la fin

87 *MN*, p. 171-172
88 *OCV*, t. 63C , p. 295-297 (Chapitre XVII)
89 *Candide,* Chapitre XVIII, *OCV,* t. 48, p. 191-192
90 *MN,* p. 4

de son séjour en Angleterre. On ne dispose d'aucune lettre pour les derniers mois de l'année 1728, la dernière missive à Thieriot étant datée du 15 août. Selon le témoignage d'un quaker, à la fin de son séjour, « M. de Voltaire n'avait pas son pareil pour multiplier l'argent "by way of erasement", en grattant les chèques. […] Thomas Gray écrira plus tard, dans ses notes, que si Voltaire était resté plus longtemps en Angleterre, "he would have been hanged for forging banknotes" [91]. »

Si Voltaire en est à payer en faux billets, tout doit lui être bon pour se procurer de quoi affronter dettes et dépenses courantes. Il n'est pas impossible que le récit des voyages (au moins celui en Angleterre) ait été promptement greffé vers la fin de l'année sur un manuscrit commencé par simple jeu, puis que le texte ait été envoyé à quelque correspondant en Hollande, voire porté par Voltaire en personne, les six mois courant d'août 1728 à février 1729 étant les plus secrets de son existence. On sait seulement qu'il séjourne chez l'apothicaire Féret, à Dieppe, au cours de l'hiver[92].

L'auteur de *Voyage & avantures* décrit sarcastiquement cette même manière de gagner de l'argent: il n'y a qu'à s'abaisser à composer dans les genres à la mode, les éditeurs hollandais étant toujours prêts à imprimer ce qui plaît à la part la plus nombreuse et la moins exigeante d'un public en croissance continue. A l'arrivée de Martin à Amsterdam, un moine défroqué lui rapporte le conseil qu'il obtint d'un libraire. Pour débuter dans le métier de romancier, il suffirait d'être français et de savoir écrire, matériellement s'entend :

> J'ai une douzaine de français à mes gages qui peut-être savent bien moins que vous, ils composent comme ils l'entendent, & quoi que leurs productions soient insipides, elles ont plus de débit que celles de ces rares génies qui ne font rien que de sublimes (sic); mais qui n'étant pas à la portée du peuple, ne se vendent qu'au (sic) gens d'une science profonde qui sont en très petit nombre.[93]

Et plus loin, « Vous êtes, outre cela, voyageur [...] c'est justement ce qu'il me faut. On me demande à cors & à cris des voyages, ce sont aujourd'hui les livres de débit. Donnez moi une relation de vôtre voyage et ne vous mettez en peine de rien ».[94] Le conseil est bon: brodée de quelque invention de son correcteur, la production littéraire du moine, presque illettré, s'écoule avec succès, et lui permet de se maintenir quelques temps à l'abri du besoin. Rappelons en passant que le Martin de *Candide*,

91 R. Pomeau, *Voltaire en son temps*, op. cit., Vol 1, p. 201-202

92 Ibidem, p. 203.

93 *MN*, p. 403. Le typographe montre un acharnement particulier à introduire des coquilles sur cette page. J'en profite pour mentionner une bizarre et satanique coïncidence, qui semble plutôt ressortir de la farce de typographe délibérée. La pagination est régulière pour tout le volume, à l'exception des pages 266 et 466 qui reportent toutes deux le nombre 666. La numération reprend normalement aux pages suivantes (666, 267, 666, 467, etc.). On aura certes eu conscience d'avoir entre les mains le matériel d'un auteur peu enclin aux sympathies cléricales. A la page 272 qui suit de peu l'une de celles incriminées, Martin emprisonné, saisi de folie furieuse veut se jeter sur le confesseur de sa mère dans l'intention de le « déchirer à belles dents ».

94 Ibidem, p. 405

voyageur aigri par une vie de malheur, est décrit comme « un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam ». Le récit de ses épreuves inspire à Candide la pensée « qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté ».[95] Les commentaires acerbes de Voltaire sur les éditeurs hollandais sont nombreux, sanctionnant des rapports commerciaux qui dès les années 1720, se révèlent difficiles et décevants.[96]

L'auteur de *Martin Nogué*, qui céde sans ironie suivie aux codes de la littérature de voyage, entendrait donc faire de son ouvrage un livre appétible aux masses, malgré le sarcasme qui jaillit presque compulsivement de sa plume, comme pour sauver l'honneur. La vogue du récit de voyage est directement mentionnée ; celle du picaresque l'est indirectement par la référence implicite au *Lazarillo de Tormes* et par l'introduction du personnage de Roselli, héros de *L'infortuné napolitain*. Roselli, comme on l'explique à Martin, aurait fait en sorte que l'ouvrage racontant sa vie soit officiellement prohibé, afin de pouvoir spéculer sur le désir de l'interdit du public; ayant secrètement racheté, avant la saisie par les autorités, le stock du libraire menacé de ruine, il écoulerait sa biographie à prix d'or et sous le manteau[97] (consommant ainsi une originale et précoce revanche de l'auteur sur l'éditeur, mais donnant surtout preuve de sa cupidité). On a donc affaire, vis-à-vis du roman picaresque, au même mélange d'allégeance et de dénigrement qui distingue le rapport de l'auteur à la littérature de voyage.

Quant au titre, qui renvoie à une tradition bien définie de voyages extraordinaires ou suprêmement exotiques, avec laquelle le contenu du livre n'a que faire (*Voyage et avantures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales* (François Leguat, 1707), *Voyages & avantures de Jacques Massé*, (Tyssot de Patot, 1710), *Voyages and Adventures of Captain Robert Boyle in several parts of the world,* (William Rufus Chetwood, 1726)), il est à lui seul une opération commerciale. Sur les catalogues d'Adrien Moetjens, on se contente d'imprimer le titre abrégé *Voyage & avantures de Martin Nogué,* en omettant de préciser que le protagoniste ne quitte pas l'Europe.[98]

Bien entendu l'auteur n'aura pas fait fortune avec la cession de ce seul ouvrage à un éditeur hollandais. Et cependant le bénéfice escompté pouvait être plus grand ; l'ambiguïté de la fin ouverte, de rigueur dans les récits picaresques, laissait champ libre pour l'écriture d'une suite dans le cas d'un

95 *OCV*, t. 48

96 Le premier projet d'édition de Henri IV ou La Ligue (qui deviendra dans les années suivantes La Henriade) est abandonné par le libraire Le Viers en 1722, malgré le voyage de Hollande réalisé expressément pour soigner cette édition et sa diffusion. Pour une compilation de commentaires sur les éditeurs hollandais, voir J. Vercruysse, Voltaire et la Hollande, op. cit., p. 141-145.

97 MN, p.

98 Voir par exemple le catalogue joint à l'édition Moetjens des *Nouveaux mémoires du chevalier Guillaume Temple* (1729). Les voyages plus exotiques qui précèdent celui de Martin dans la liste, sans surprise, ne font pas l'économie du nom de la destination; *Voyage du P. Labat en Afrique, Voyage du Baron de la Hontan en Amérique...* (p. LXXX)

succès important. Mais le livre ne s'est pas élevé au rang de phénomène littéraire, comme il l'aurait pu, et comme ce fut le cas de *Gil-Blas* ou de *l'Infortuné napolitain*.

Si Martin partage avec Voltaire âge et lieu de naissance, bâtardise érigée en motif de fierté, ruine au jeu et départ du collège avant la fin des études, emprisonnement, conflit avec la famille soldé par une lettre de cachet, voyage en Hollande et "exil" en Angleterre à une époque où les Lumières n'ont pas encore fait de ces pays les colonnes portantes de la mythologie libérale, connaissance d'une femme de président au parlement de Rouen, d'un certain Duplessis fâché avec son père pour une affaire de libertinage, d'une femme écrivain à la Haye qui fait fond sur les « turpitudes » de sa famille, de réfugiés protestants hargneux en Angleterre, s'il noue à la Haye, comme Voltaire, une intrigue impliquant une évasion par la fenêtre, si l'auteur du livre partage avec Voltaire goût des anagrammes et pseudonymes, connaissance et admiration des Lettres de Béat de Muralt, admiration pour la liberté de commerce des nobles anglais, conviction que le mauvais air des prisons cause des afflictions qui durent toute une vie, connaissance et usage de formes classiques du picaresque espagnol, référence à *Lazarillo de Tormes* en particulier, usage d'une même forme de critique par l'absurde de l'intolérance religieuse, même conception pessimiste de l'état de nature, même vision grimaçante de la discipline militaire et des honneurs obtenus en prostituant les femmes, même tendance à écrire avec le livre d'un autre sous les yeux (si l'on ose), alors il est raisonnable de penser qu'il ne s'agit pas de simples coïncidences, dans une république des lettres qui, de son centre à ses périphéries, ne compte au début du XVIIIe siècle que quelques centaines de membres.

La prolixité du style pourra causer quelque perplexité mais le piquant et le lapidaire peuvent-ils être obtenus, même par les plus grands, sans un patient travail d'émondage? Ce travail, l'auteur de *Martin Nogué* était-il disposé à le fournir pour un livre qu'il qualifie implicitement de besogne vénale qu'un moine illettré serait en mesure de commettre? Il s'agirait d'ailleurs du Voltaire "d'avant la lettre", d'avant les contes philosophiques.

Je me garderai de conclure de manière tout à fait péremptoire. Si le livre est de Voltaire, comme je le crois possible, on tiendrait un document permettant de mieux comprendre une période particulièrement importante -celle qui voit la transformation du dramaturge et poète épique en philosophe. Le roman mettrait également en évidence, s'il est besoin, l'importance de la pensée picaresque sur le contenu même des contes philosophiques. Le parallèle entre *Martin Nogué* et *Lazarillo de Tormes* donne du relief à la parenté entre ce classique espagnol et *Scarmentado*.

C'est peut-être que Voltaire s'est intimement identifié à la figure du *picaro* telle qu'elle est relue par la tradition française (et apparaît déjà dans *Lazarillo* à la différence du picaresque espagnol ultérieur): les errances et les mesquineries du protagoniste ne se répètent pas circulairement, comme à

l'âge d'or du genre, mais finissent par tendre vers un apprentissage, voire une réussite économique qui les rachète, et qui se double dans le cas de Voltaire d'une revanche sociale.

Un poète peut bien être l'auteur de la première épopée nationale française et avoir l'honneur de la conversation de la reine ; il reste qu'en 1726, un noble peut le battre impunément comme le dernier des marauds de roman castillan[99]. Entre l'aspiration aux honneurs et le cri d'injustice, qui trouve dans la prose narrative un instrument mieux accordé, il n'est pas étonnant que la personnalité de l'écrivain se fasse souvent insaisissable, ses jugements littéraires trompeurs, son éthique personnelle inconstante. *Voyage et Avantures* laisserait donc deviner, à travers le personnage fictif de Martin, la survivance d'une blessure narcissique qui pour s'exhiber à la sauvette dans un roman renié, ne demeure pas moins plus riche de conséquences pour les siècles futurs que les lauriers de grand poète déjà conquis. Car c'est de sa naissance illégitime, de l'infamie des coups reçus, de l'humiliation des emprisonnements répétés, que sourd une revendication de dignité qui n'aura plus pour objet chez le philosophe sa seule personne, mais le commun des hommes.

Emilien Rouvier

99 Quarante ans après, la bastonnade reçue en 1726 sur les ordres du chevalier de Rohan laisse encore des traces dans les écrits de Voltaire: « C'est donc ainsi qu'on traite les hommes comme des singes ! On les bat et on les fait danser », s'exclame le père Gordon lorsqu'on propose à l'Ingénu de le présenter à la cour, après sa libération de prison (*L'Ingénu*, chapitre XX).